

SUR LE WEB

Clip Des hordes d'albinos patibulaires et de jeunes gens peroxydés prennent d'assaut la tour Eiffel dans le clip de *Gosh* de Jamie XX. Cet extrait de l'album *In Colour* (sorti en 2015) est mis en scène par Romain Gavras, égérie décriée de la boîte de prod Kourtrajmé, à qui l'on devait déjà *Bad Girls* de M.I.A et *Stress* de Justice.

CULTURE/

MUSIQUES

«Injecter de la spiritualité dans la musique»

Le chanteur américain Gregory Porter, qui sort un nouvel album et qui sera le 11 juillet à Jazz à Vienne, s'explique sur son processus de création et fait un bilan de la présidence Obama.

Recueilli par
JACQUES DENIS

En six ans et quatre disques, Gregory Porter s'est imposé comme l'un des nouveaux missionnaires du jazz, une musique que ce chanteur pétri de gospel diffuse auprès d'ouailles toujours plus nombreuses : des jeunes convertis aux gardiens du temple, tous sont touchés par la qualité de ce porte-parole, évangéliste d'un «jazz spirituel» âgé de 44 ans. Présentation avant d'entrer dans le temple – le théâtre antique et ses quelque 8 000 fidèles – de Jazz à Vienne.

Vous commencez votre ascension vers les sommets au début du mandat de Barack Obama... Quel bilan tirez-vous ?

Ces huit dernières années ont été rythmées par de vrais combats de la part de ce président pour qu'il puisse s'exprimer pleinement, vraiment, sincèrement, face à des oppositions de toutes sortes, aussi différentes que constantes. Sa clairvoyance a été mise à rude épreuve, et il a dû régulièrement faire la preuve de son bon droit en tant qu'être humain et en tant que président. Barack n'a jamais eu le bénéfice du doute, il a dû se battre et, de fait, les choses accomplies sont d'autant plus remarquables. J'étais fier de lui lors de ses deux élections, et je le reste, malgré les inévitables erreurs... Quant à moi, c'est vrai que cela a été extraordinaire : de la nomination aux Grammys pour mon premier disque aux tournées mondiales, je n'aurais rien pu imaginer de tel. C'est pourquoi il faut rester humble face à ce genre de succès, fidèle aux vôtres.

Vous êtes justement fidèle à votre musique, à votre équipe no-

tamment Kamau Kenyatta. La clé pour réussir ?

Pour moi, la constance d'un son, le respect de mes idées, sont importants dans le processus de création. Travailler avec une équipe familiale, presque familiale, des gens dont je sais qu'ils se reconnaissent dans mes valeurs – pas un en particulier, mais tout le groupe – représente un confort qui me permet de porter au mieux mon message, qui offre la confiance nécessaire pour y croire. Et Dieu sait que certains ont voulu que «j'évolue».

Pour votre nouvel album, *Take Me to the Alley*, vous ne reprenez pas de standard. Pourquoi ?

Je ne pense pas qu'un album puisse exprimer la totalité de qui je suis, artistiquement. Cette fois, j'avais encore plus envie de mettre en avant mes idées musicales. Ma carrière a connu un coup d'accélérateur, mais mes chansons étaient là, comme mes références. Aujourd'hui, d'autres idées s'ajoutent. J'ai envie de chercher ce que j'ai au fond de mon cerveau, de mon cœur, pour les enregistrer. Si vous souhaitez, comme moi, que cette histoire, le jazz, soit encore pertinente dans le monde actuel, il vous faut l'écrire.

Justement, avez-vous le sentiment d'avoir déjà écrit des standards de demain, comme *1960 What ?* ou cette fois *Don't Lose Your Steam* ?

Vous n'êtes pas le premier à me dire que certaines de mes chansons ont pu atteindre ce statut de nouveaux standards, mais je n'ai pas encore assez d'audace pour me permettre de l'affirmer moi-même (*rires*). J'ai appris que certains jeunes musiciens reprenaient mes chansons, et je ne vais pas vous le cacher : oui, c'est très gratifiant. J'imagine que je suis comme tout artiste : laisser un héritage, une influence sur les générations suivantes, fait partie du job... **Y a-t-il une recette pour écrire un standard ?**

C'est peut-être banal de dire ça, mais cela reste néanmoins vrai : chercher mes émotions, aller au plus profond pour savoir ce qui me motive à être là, ce qui me fait avancer. C'est le conseil que je donne à



Gregory Porter: «Le gospel est vraiment à la base de qui je suis en tant qu'artiste.» PHOTO SHAWN PETERS

chaque fois aux plus jeunes, et si vous vous y tenez, cela vous exonère de toute tentative d'adjuvants artificiels pour trouver l'inspiration. C'est quelque chose de naturel, l'amour de votre mère, de vos enfants, de la nature, votre feeling devant les sujets plus sociaux ou politiques. Si vous faites cela en musique, cette conviction ne sonnera pas «fausse». **Le gospel demeure la matrice essentielle de votre musique. Vous continuez de pratiquer à l'église ?**

Même si je n'ai plus autant l'opportunité d'aller chaque semaine chanter à l'église, le gospel est vraiment à la base de qui je suis en tant qu'artiste. J'ai grandi dans une famille très pieuse, ma mère avait un minis-

tère, dans une église pentecôtiste. C'est une énergie qui m'habite et me guide depuis toujours, sans avoir à aller dans un lieu consacré. Des chansons comme *Don't Lose Your Steam*, *Liquid Spirit*, *Take Me to the Alley*, *No Love Dying*, les preuves de cet engagement spirituel sont là. Tous les soirs, sur scène...

Kamasi Washington, un autre Californien, un autre musicien engagé dans la communauté, est la grande révélation de cette année. Peut-on comparer vos deux parcours, un genre de crossover qui parvient à séduire le grand public et les spécialistes ?

Quoi qu'il propose musicalement, une chose est certaine à propos de Kamasi Washington : dès qu'il est

sur scène, il met en jeu tout son charisme, sa vie, ce en quoi il croit. Il n'y a pas de tromperie. Et tous les musiciens qui l'accompagnent sont sur cette ligne, très intense. Ce que je partage avec lui, c'est ça : un sens profond de la spiritualité, et comment l'injecter dans la musique. Je crois vraiment qu'il s'agit d'un élément constitutif de son identité, de son être... S'il faut nous comparer, c'est en ce sens, dans cette croyance que la musique peut affecter les mentalités, modifier le cours de l'humanité. ◀

GREGORY PORTER
TAKE ME TO THE ALLEY
(Blue Note/Universal)
Jazz à Vienne, le 11 juillet.